

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 20 (1882)
Heft: 1

Artikel: Mademoiselle Colibri : [suite]
Autor: Tesson, Francis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-186857>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Trâi senannés après noutron mariadzo, ne retornira vairè, ein no promeneint, iô ein étiont lè truffès et se lè fénésons s'approtsivont, et faille repassâ ao mémo eindrà. Ton père martisivè dix pas dévânt mè et passâ lo rio sein m'atteindrè. Mè peinsâvo que me volliâvè portâ coumeint l'autro iadzo, mâ s'on diablo! Quand lo criyvè dè mè veni âidi, crâi-tou pî que s'arretâ?... sein lo pas! lo sorcier, sein pî reveri la tэта po vairè coumeint m'ein terivo, tracivè adé ein dévânt, ein mè crieint: Fâ coumeint mè, *châota!*... Ora, se te crâi que lo tin tè vâo bin mé cocolâ, te tè trompè, kâ, vâi-tou, sont ti lè mémo.

5 Mademoiselle Colibri.

A mesure que l'officier parlait, elle revoyait ces inefables scènes du berceau, au plutôt son cœur les devinait, car elle avait, hélas! été sevrée trop tôt des tendresses maternelles pour en avoir gardé le souvenir. De son cœur montaient à ses yeux des pleurs d'attendrissement et de regrets. L'officier vit son trouble.

— J'ai sans doute, lui dit-il, éveillé en vous, sans le vouloir, de pénibles souvenirs. Vous êtes créole, cela se lit sur votre visage. Vous regrettez le pays de là-bas; c'est naturel à qui a connu cette belle contrée. Vous y avez laissé peut-être des êtres qui vous sont chers et dont l'absence cause vos regrets?

Au lieu de répondre, l'oiselière éclata en sanglots. L'officier reprit:

— Mes questions vous paraissent sans doute importantes, indiscrètes; elles ne me sont pourtant dictées que par l'intérêt que je porte à la famille d'un homme qui me fut cher.

— Un homme? fit-elle en le regardant sans comprendre.

— Un de mes bons amis. Il n'est plus. Vos traits me rappellent les siens. Cette ressemblance qui m'a frappé hier lors de ma première visite me paraît de plus en plus surprenante, si elle n'est expliquée par un lien de parenté entre cet ami et vous.

Elle leva de nouveau sur lui ses yeux humides de pleurs; mais comme elle allait lui demander de plus amples explications, un bruit parti du seuil de la boutique arrêta court l'entretien.

Le fameux perroquet avait répété, pour la vingtième fois peut-être de la journée, sa phrase favorite: « Reviens vite, beau capitaine! » lorsqu'une femme vêtue de noir qui passait s'arrêta soudain en entendant l'oiseau. Elle pâlit, porta la main à sa poitrine, et haletante, à demi suffoquée, murmura d'une voix tremblante:

— Est-il possible, mon Dieu!

« Reviens vite, beau capitaine, » répéta de nouveau le perroquet, comme s'il eût eu conscience de l'effet que venaient de produire ses paroles.

L'inconnue, en proie à une émotion fébrile, se précipita dans la boutique. L'officier de marine se retira discrètement dans la pénombre, pour ne pas gêner l'entretien de l'oiselière avec celle qu'il supposait être une cliente.

— Mademoiselle, dit cette dernière en s'adressant à la jeune marchande, je ne veux point faire choix d'oiseaux rares; je viens vous demander un service.

— Je suis à vos ordres, madame, répondit M^{lle} Colibri, qui ne savait que penser de cette entrée en matière.

— Cédez-moi, je vous prie, le perroquet qui vient de parler.

— Mille regrets, madame; la chose est impossible.

— Impossible! et pourquoi?

— Hier encore j'ai refusé cet oiseau à la princesse de Lamballe.

— Fixez vous-même le prix. Vous voyez, je ne marchandé pas. Je payerai ce qu'il faudra.

— La princesse de Lamballe m'a fait hier la même proposition. Je lui ai répondu ce que je répons à vous-même, que ce perroquet m'a été légué par un mourant, et qu'à aucun prix je ne consentirais à le vendre.

— Un mourant! s'écria l'inconnue.

Puis, après quelques secondes de silence, elle reprit:

— Puis-je vous demander du moins le nom de la personne qui vous a fait ce legs?

— Je n'ai aucune raison de le taire. On le nommait M. Pamphile.

— Pamphile... murmura l'inconnue. Je n'ai connu personne de ce nom, ni aux Antilles ni à Paris.

Elle baissa la tête en proie à d'amères réflexions.

— Et, reprit-elle en hésitant, M. Pamphile... votre père, sans doute... il vous a dit d'où lui venait cet oiseau auquel vous tenez tant?

— Il lui venait de ma mère.

A peine ces paroles furent-elles prononcées que l'inconnue, saisissant l'oiselière par le bras, l'attira vivement jusqu'au seuil de la boutique, au soleil, en pleine lumière. Là, la considérant d'un œil anxieux:

— Oh! dites-moi tout, implora-t-elle. Parlez, je vous en conjure à mains jointes. Pamphile n'est pas le véritable nom de... votre père, n'est-ce pas? ou plutôt cet homme n'était pas véritablement votre père. Il est mort, m'avez-vous dit; mais avant de mourir, il a dû parler, il a dû vous révéler la vérité tout entière! Oh! si vous savez quelque chose de plus, un mot; de grâce, un seul mot! vous voyez bien que ma vie est suspendue à vos lèvres.

M^{lle} Colibri se sentit vivement émue par les paroles et les manières de cette femme qui l'interrogeait d'une façon si étrange et si inattendue. Un secret instinct, une sympathie dont elle ne se rendait pas compte l'attirait vers elle.

L'inconnue cependant ne cessait de considérer l'oiselière.

— Oui, murmurait-elle, elle aurait cet âge; ce visage serait le sien; elle aurait ce regard profond et doux, le regard de son père.

Puis, comme se parlant à elle-même:

— Elle s'appelait Virginie, soupira-t-elle.

— C'est mon nom, répondit l'oiselière.

— L'inconnue, à ce mot, se redressa comme galvanisée, et, entourant la jeune fille de ses bras:

— Où êtes-vous née? Votre mère vit-elle encore? Quel est le nom de votre famille?

L'oiselière répondit d'une voix que l'émotion faisait trembler:

— Je suis orpheline; je suis née aux Antilles; je m'appelle Virginie de Montgradon.

— Ma fille! ma fille! s'écria l'inconnue, qui l'étreignit dans ses bras. Dieu m'a donc exaucée! j'ai retrouvé ma fille!

Elle riait, elle pleurait, elle couvrait de baisers convulsifs les cheveux, le visage, les mains de l'oiselière, qui lui rendait caresse pour caresse et murmurait ces mots doux comme une céleste harmonie:

— Ma mère!...

(La fin au prochain numéro)

Une correspondance de Constantinople donne sur le pantalon du soldat turc des détails qui rappellent celui dont nous avons parlé il y a quelques semaines et sur le fond dequel on lisait: *Moulin Bornu*.

« L'anarchie militaire est à son comble en Turquie, et, dans notre capitale, les soldats menacent en masse de quitter le service.

Ils compromettent pour le moment au plus haut point la sécurité publique: on en rencontre aux coins des rues implorant l'aumône des passants et